

PENSION EVANGELIQUE – MARIE DURAND

Témoignage de Roseline Ferrières, épouse Béchard, originaire de Gallargues et habitant actuellement à Nîmes. Elle était entrée en cinquième au Collège des Bénédictins et était pensionnaire à la Pension Evangélique en octobre 1948.

Pension Évangélique

Nous devions rentrer à la pension soit le dimanche soir, soit le lundi matin en fonction de nos heures de cours dans les divers établissements scolaires de la ville.

Certaines partaient le samedi soir tous les huit jours, d'autres tous les quinze jours, d'autres encore une fois par mois et cela en fonction de l'éloignement de leur domicile. Toutes ces sorties devaient être signalées à l'avance à la directrice.

Réfectoire

Le matin, petit déjeuner: tartines beurrées, café au lait.

A midi : repas assez variés : salade composée, pois chiches, gnocchis, tomates farcies, gratins de courges et la traditionnelle morue en brandade le vendredi. Viandes rôties le reste de la semaine.

Goûter : chocolat, pain, confiture que nous complétions avec les petits gâteaux que nous donnaient nos parents et que nous déposions dans un placard personnel, lequel nous servait aussi de vestiaire.

Le soir : potage, légumes, petit-suisse, banane.

Après le goûter, nous allions à l'étude dans différentes classes jusqu'au repas du soir avec une ou deux surveillantes assez indulgentes.

Après le repas, à nouveau dans les classes pour la lecture d'un verset de la Bible faite par la directrice, après quoi, un cantique était chanté. Parfois venaient les pasteurs : M. Pongy, M. Ingrand, M. Saussine, M. Brunel. Ils nous faisaient un petit culte, disaient une prière. Avant tous les repas de midi et du soir, nous faisons une prière.

Dortoir

Il y avait trois dortoirs : deux au premier étage, un au second.

Celui des nouvelles venues, appelé « l'Enfilade », avait de vingt à vingt-cinq lits, séparés par une table de nuit. Au milieu, une cloison sur laquelle étaient installés des lavabos et au-dessus des lavabos, une étagère pour mettre nos trousseaux de toilette et la boîte à cirage.

Le dortoir dit « des Anglaises » avait sept à huit lits et celui du second étage aussi.

Trousseau

Matelas et traversins étaient fournis. Nous devions apporter des draps blancs, le dessus de lit devait être blanc aussi. Une pochette pour la chemise de nuit ou pyjama, serviettes et gants de toilette, serviettes de table avec pochette, le tout marqué avec nos initiales et notre numéro.

Religion

Toutes les pensionnaires étaient protestantes. Les cultes, le dimanche, se faisaient de la manière suivante : au premier trimestre, au Petit Temple, au second trimestre, au Grand Temple et au troisième trimestre, au temple de l'Oratoire et tous les premiers dimanches du mois, à la chapelle de la pension, rue Saint-Dominique.

Où les pensionnaires allaient-elles suivre leurs études ?

Au Lycée de jeunes filles (Feuchères) pour la plupart, à l'École Primaire Supérieure, rue Jean Reboul, au cours complémentaire des Bénédictins.

Dans les années 1948-49, s'était créée une section commerciale à l'École Pratique (actuel Lycée Duhoda), deux pensionnaires seulement s'y rendaient.

J'ai passé des années très agréables dans cette pension dont, malgré la discipline, je garde un bon souvenir qui se perpétue de nos jours par une réunion annuelle des anciennes amies.

Cette pension est maintenant devenue une école et toutes les chambres ont été transformées en salles de classe.

Cours complémentaire des Bénédictins

Cours de français, maths, histoire-géographie, physique-chimie, ... Deux langues vivantes étaient enseignées : anglais et italien. Il y avait un laboratoire pour les expériences de chimie. Dessin, peinture, couture (broderie et dentelle !). Pas de classe spécialisée pour préparer au concours de l'École Normale d'Institutrices, pas de préparation non plus à l'entrée de l'École d'Infirmières. – D'après Nadine Soulage qui a fait la dernière année des Bénédictins : 1956-57, en 3^{ème}, le Gymnase du CC se trouvait sur l'emplacement de l'actuel Collège de la Révolution.

SOUVENIR D'UN NORMALIEN EN 1940

Jeanne Viala m'a fait part d'un article écrit par **Jean-Marie Guérin** dans lequel il évoque sa jeunesse de résistant et fait allusion à la suppression des Ecoles Normales par Pétain.

Voici le passage :

« En 1941, j'étais normalien, interne au Lycée Daudet car les Ecoles Normales avaient été supprimées par Pétain. Elles représentaient, susurrant la bonne presse d'alors, « des séminaires de laïques, de francs-maçons, et de soviets ».

J'étais major de promotion, donc considéré par l'Administration comme responsable de l'attitude de mes camarades. A ce titre, on m'avait convoqué plusieurs fois dans le bureau du proviseur, puis chez le commissaire de police parce que les Normaliens n'avaient pas un esprit très « coopératif » : ils distribuaient des tracts gaullistes, refusaient d'aller garder les voies ferrées ou montaient des gardes fantaisistes en jouant aux cartes le plus loin possible de la voie. (Note : La Résistance commençait à s'organiser. Certains convois allemands de munitions avaient déjà sauté. Les civils étaient requis pour garder les voies.)

A la sortie de l'Ecole Normale, après le baccalauréat, ce qui nous attendait, c'était « les camps de jeunesse » (ils remplaçaient le service militaire, l'occupant ne voulant que des soldats sans armes - connus aussi sous le nom « chantiers de jeunesse ») ou le S.T.O. Service du travail obligatoire en Allemagne.

Dans les deux cas, on acceptait la défaite, l'occupation, l'agenouillement. On parlait bien un peu de « Réfractaires au S.T.O. », de jeunes qui se réfugiaient dans les bois ou dans les fermes de la montagne parce qu'ils ne voulaient pas partir, quitter la France. Les mots « maquisards », « francs-tireurs », « partisans » se chuchotaient quelquefois de bouche à oreille, mais, en 1941-42, à Nîmes, et pour nous lycéens, c'était encore vague, confus.»

Extrait de l'article « Congénies en Vauvage », publié in « Bulletin du Comité d'Etude et de Sauvegarde du Patrimoine de Congénies », n°5 septembre 1981.